

Et merde, je suis mort !

by erkan

Et merde, je suis mort.

C'est tout récent.

La veille encore - hier j'étais vivant.

Hier, c'était une journée assez banale. Réveillé à l'heure, petit-dej en écoutant la radio, le monde ne tourne toujours pas rond - la douche et... Mince ! Je vais être en retard au boulot. Transports. Boulot, plus ou moins. Rentrer à la maison. Quelques courses. Pizza parce qu'aller au Carrouf juste pour acheter des pommes, des nouilles et du PQ, ça me paraît trop déprimant. Dîner, téléphoner à Julia, prévoir de se voir ce week-end et comme on n'est que

mercredi, se dire que ce week-end me paraît bien loin - mais que veux-tu chacun distant de Paris, l'un à l'ouest, l'autre à l'est et le boulot et le train-train et la fatigue et ses enfants et...

Bon.

Je rêverais de toi, ça m'aidera à passer le temps.

Netflix avec des cookies, bien fatigué et endormi avant la fin du deuxième épisode.

Une de ces journées.

La plupart de mes journées.

Sauf que de celle-là, apparemment, je ne me suis pas réveillé.

Je sais que je suis mort parce que je ne suis plus vivant.

Tautologie.

Je le sais parce que quand je me suis réveillé, je n'étais ni dans mon lit ni dans le canapé face à la télé, j'étais tout habillé et ma famille était toute au logis. Toute habillée de noir aussi. Massée là à se regarder en se chuchotant des mots de réconfort et en se tapotant sur l'épaule en baissant la tête et même le « vous savez où sont les toilettes ? » de ma tante Constance ressemblait à des condoléances.

Il y en avait quelques uns pour pleurer, certains même le faisaient sincèrement - les autres affichaient une tête de circonstance et attendaient que ce soit fini en pillant le buffet avec méthode et constance - mais sans Constance qui avait toujours eu un appétit d'oiseau et à passé presque tout son temps aux toilettes, Dieu sait pour y faire quoi, peut-être simplement masquer qu'elle ne me pleurait absolument pas en digne soeur de ma mère qu'elle était - Chez ces gens-là, vous comprenez, on n'affiche pas ses sentiments, surtout quand on n'en a pas - mais je ne suis pas allé voir.

Il y avait la queue aux toilettes, presque autant qu'au buffet. Ça se surveillait les uns, les autres pour vérifier que personne ne tentait de resquiller ou de prendre plus que sa part - ça se surveillait de manière digne, on est en deuil tout de même, on ne va pas parler trop fort ou s'engueuler, mais ça se surveillait quand même.

Les toilettes ou le buffet.

Faute de passer une bonne journée, autant bien manger ou tranquillement déféquer.

Je reconnais, ça m'a fait ricaner.

Une bonne blague, quoi qu'un peu macabre.

- Bon, j'ai dit, quelqu'un m'explique ?

Personne ne m'a répondu.

Personne n'a eu l'air de trouver ça drôle ou d'avoir du mal à se retenir de rire - même si, à part mes enfants, et encore, dans la douzaine de personnes présentes, habillées de noir et affichant des têtes parfaitement *de circonstances*, je ne voyais pas qui aurait pu avoir même le dixième de l'humour et de l'absolu mauvais goût nécessaires pour m'organiser ce genre de « surprise » - encore moins la trouver drôle et appropriée et y participer.

- Personne ?

Non, personne.

L'oncle Martin a repris une tranche de rôti froid en soufflant très fort.

Et c'est alors que je me suis aperçu que personne ne me voyait ni ne m'entendait et que je pouvais passer à travers les choses et les gens, voire même me téléporter d'une simple pensée d'un bout à l'autre de l'appartement - même si j'ai évité les toilettes de peur de *voir* ce que ma tante Constance était en train d'y faire depuis si longtemps.

Et c'est comme ça que j'ai compris que j'étais vraiment mort.

Crotte !

Je suis mort et je ne sais même pas comment.

Je suppose d'un arrêt cardiaque, dans mon sommeil, quelque chose comme ça.

On a dû dire :

« Il n'a pas souffert, il est parti paisiblement », tout ça, tout ça.

Qu'est-ce qu'ils en savent ?

Moi-même, je ne sais pas et il me semble que je suis le premier concerné, non ?

Personne n'en sait rien.

Mais je suppose que c'est toujours mieux que de dire un truc du genre « Oh ça a été horriblement long et il a souffert atrocement » - dans le doute, on préfère supposer le moins pénible à vivre - mourir devient un truc à vivre mais c'est le dernier, promis, juré, après vous allez pouvoir vous reposer - on dit ça pour conjurer aussi un peu la peur de la souffrance de ses propres derniers instants.

On passe sa vie à conjurer - par peur. Et à jurer comme des cons - et souvent par peur, aussi.

Moi, je suppose que je n'ai pas souffert. Mais, je ne m'en souviens pas.

Et ces dernières années, je jurais très peu, voire pas du tout - j'avais trouvé d'autres moyens de défouler mes frustrations, mes angoisses, ma colère. Des moyens beaucoup plus efficaces.

Et...

Non, je n'ai pas eu ma vie à défiler devant mes yeux - je ne crois pas - je dormais - j'ai dû avoir un bout de rêve idiot à défiler à la place - peut-être - je ne rêvais plus beaucoup non plus, à vrai dire - du moins pas assez pour m'en souvenir au réveil - je me sens un peu

floué, c'est vexant quoi : quitte à vivre ma mort et à m'en réveiller pour pouvoir y réfléchir, j'aurais bien aimé répondre au passage à un ou deux des grands mystères de la vie.

Je ne pourrais pas.

Tant pis.

Je suis mort à 58 ans, deux mois et quelques jours, à 6 ans de la retraite, donc.

En fait, à moins - j'ai commencé tôt, j'aurais eu mes trimestres dès l'année prochaine et la boîte dans laquelle j'ai fait toute ma carrière proposait de solides plans de pré-retraite dont je comptais bien profiter. J'avais même commencé mes recherches pour l'achat d'un petit pied à terre à Lisbonne où la ville est belle et où il fait beau. J'avais fait des recherches, commencé à apprendre le portugais.

Je suis mort un peu trop tôt.

C'est bête.

*É azar.*

Je meurs avec trois héritiers - deux filles d'un premier mariage et un fils d'un second. Les trois sont majeurs, ils s'entendent suffisamment bien, j'espère, pour ne pas se déchirer - il n'y a de toutes façons pas grand chose à se partager.

L'appartement est presque fini de payer, il n'est pas trop mal situé, le quartier est tranquille, il sera facile à vendre - l'appartement d'après mon troisième veuvage, ils étaient déjà grands, aucun d'eux n'y a de souvenirs particuliers qui l'amèneraient à vouloir le garder.

La voiture ne vaut plus rien depuis longtemps.

Le reste c'est un peu d'argent sur des comptes épargne, des meubles, de l'électroménager, rien de valeur - à trois, ils passeront sous les plafonds, ils n'auront même pas à payer de droits de succession.

Je n'ai pas laissé d'instructions, pas ouvert de livret pour payer mes obsèques, j'étais pas prêt - 58 ans, quoi, merde ! - pas eu de signes avant-coureur, je ne comptais vraiment pas claquer maintenant, je pensais avoir encore le temps de m'en occuper.

Mais on en avait parlé avec les enfants, plusieurs fois. Comme une blague - Ah ! Ah !  
Ah !

Qui c'est qui rigole, maintenant ?

Certainement pas moi.

Pas de cérémonie officielle - surtout pas de curé à venir tourner autour de ma tombe pour leur solder ses fariboles - le minimum au niveau du prix, crémation et, si possible, dispersion des cendres en forêt, où vous voulez mais surtout pas dans une urne sur la cheminée !

Ma petite vie sera vite soldée.

Et maintenant ?

Que vais-je faire ?

Et maintenant...

Que je suis parti !

Je suis mort et pourtant encore là, avec des pensées, un corps éthéré, la notion du temps qui s'étire. Ça ne va pas. Il n'y a personne pour m'accueillir, personne pour m'expliquer, pas de révélation, que dalle ! - juste le costume de mon premier mariage qui sent un peu la poussière et que je ne peux pas enlever (j'ai essayé), mon appartement que je hante sans pouvoir me manifester aux vivants ni le quitter (j'ai essayé aussi) et cette sensation amère de m'être complètement trompé.

Parce que je me suis trompé.

J'ai eu tort.

Putain...

(Pardon)

C'est un truc que j'ai toujours envié aux croyants, vous voyez : eux ne connaîtrons jamais l'amertume de la défaite. Parce que s'ils se trompent, s'ils ont tort, s'il n'y a rien après la mort, ni Dieu, ni Paradis, ni Enfer, ni rien que le néant, il ne le sauront jamais vu qu'ils seront morts et qu'on ne peut pas s'apercevoir qu'on est retourné au néant. Par définition.

Alors que moi.

Moi, l'athée, si toute ma vie je m'étais trompé, je me suis toujours dit que ça me ferait probablement un sacré choc, tout juste clamsé, de me retrouver à poil, destiné à être jugé, devant Saint Pierre avec ses anges et ses trompettes (ou un équivalent) - m'apercevoir à quel point je me suis trompé, à quel point...

Je me le disait sans y croire.

Évidement.

Je savais l'absolu du Néant avec la même force que le vrai croyant sait l'existence de Dieu.

Je savais.

Bon, bah... Je me suis visiblement planté.

Je peux vous dire que ça a du mal à passer.

J'aimerais bien qu'on m'explique !

J'ai pas trop envie de passer mon éternité en fantôme dans mon petit appartement à quoi ? Revenir sur ma vie et en faire le bilan ?

Punaise !

(C'est mieux que « putain » le contrôle revient.)

Je sens que ça va m'énerver...

Parenthèse.

(Je ne sais pas trop pourquoi je repense à ça...)

Je me souviens, c'était en troisième.

On avait commencé à lire « Un sac de billes » de Joseph Joffo et c'était juste avant qu'on abandonne les rédactions pour passer aux commentaires de texte et autres dissertations en trois parties - thèse, antithèse et sainte Thérèse.

*Bo-ring !*

Juste avant, donc, que ce qui maintenait encore un peu à flot ma moyenne de français ne me soit brutalement et, dans mon esprit tout à fait injustement, retiré. Le règne longtemps annoncé des premiers de la classe avaleurs de leçons par coeur en forme de couleuvres molles et moites et recracheur de méthodes adéquates pour voir le monde en trois parties égales et sans contrepartie finale arrivait finalement, je l'ignorais encore - il allait être brutal !

Le règne des morts.

Comme dernier sujet de rédaction de notre vie puisqu'il lui semblait bien plus intéressant de nous faire commenter les écrits des autres selon une grille pré-établie plutôt que de produire les nôtres, la prof (que je n'aimais déjà pas beaucoup et qui elle, évidemment, adorait l'orthographe et les bons en) nous avait demandé d'imaginer la suite du chapitre en plein milieu duquel nous nous étions arrêté.

OK.

J'avais imaginé.



Oh oui, j'avais imaginé - un récit haletant, une fuite éperdue à travers les Pyrénées pour ce pauvre Joseph poursuivi par les nazis, sans cesse sur le point d'être pris et presque par miracle s'échappant, au dernier moment - combien de rebondissements ! - et puis à la fin, trahi, livré, enchaîné, torturé et fusillé. Un drame qui finissait mal comme j'aimais à les imaginer.

Comme j'aime toujours, mais passons.

Sauf que, je ne sais pas si vous le savez, mais « Un sac de bille » est écrit à la première personne du singulier. Et c'est Joseph qui parle. Qui raconte sa vie, son histoire. Vraie. Ou à peu près, les souvenirs, vous savez... Bref. Qui s'en est sorti. Et qui est toujours vivant - au moins à l'époque où j'étais en troisième, il était toujours vivant.

Du coup :

- 4 ! C'est bourré de fautes, presque illisible par moment ! Et puis ça ne tient pas debout. On ne peut pas raconter sa propre mort dans un texte puisqu'on est mort. Vous n'avez donc aucune logique, mon pauvre ami ? En plus, si vous aviez fait vos recherches correctement comme je vous l'ai demandé sur Joseph Joffo, vous le sauriez qu'il est toujours vivant !

Mais je le savais, espèce de...

Je...

C'était la première fois de ma vie que je haïssais quelqu'un à ce point.

C'était la dernière fois de ma vie que j'écrivais un texte de pure imagination.

J'avais l'impression d'avoir été forcé à manger des excréments en telle quantité que, la bouche trop pleine, je n'arrivais même plus à parler. Que ce que j'aurais voulu vomir n'arriverait même pas à passer.

Que j'aurais pu en crever !

Moi qui t'écris de l'Au-delà, prof racornie de l'imagination, je te fais un bon gros doigt !

Je me demande pourquoi c'est ce souvenir-là qui me revient.

Et que celui-là.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je ne sais pas. J'ai eu une absence.

Me voilà quelques jours plus tard - j'ai dû vivre une ellipse - « Quelques jours plus tard, notre héros... » - Ça pourrait être cool si ça ne s'accompagnait pas de cette impression horriblement désagréable de sortir tout juste d'une chute libre d'une bonne dizaine d'étages, très brutalement interrompue. Ça m'a retourné l'estomac. Heureusement, je n'ai rien à vomir, même pas de la bile. Je crois que je n'ai plus vraiment d'estomac, en vrai, juste un souvenir, une impression de. Mais quand même.

Je suis toujours dans mon appartement et dehors, il fait gris.

Là encore, quitte à vivre une ellipse, on aurait pu m'en faire sortir dans un endroit un peu plus sympa et au printemps ou en été. Là, c'est juste nul. Mais bon, OK, passons, voyons sur quoi ça débouche. De toutes façons, je n'ai pas froid. Ni chaud. Je n'ai plus rien.

La famille est partie.

Je ne suis plus en costume de marié mais dans mon uniforme habituel des week-ends - jean noir et t-shirt un peu usé à l'effigie d'un groupe que j'ai vu en concert dans les années 80. J'allais beaucoup en concert dans les années 80, pour écouter de tout, j'adorais ça. L'obscurité, la fumée, la communion, les corps en sueur pressés les uns contre les autres à partager un même truc. C'était dément. J'achetais un t-shirt à chaque fois, comme pour garder une trace, un souvenir, même quand le concert ne me plaisait pas plus que ça.

Là, le t-shirt, c'est Téléphone, je sais plus à quelle occasion. Et comme beaucoup de mes t-shirt de cette époque-là, il me moule un peu mais ça va. Je me sens bien dedans. J'ai jamais été très grand - à l'époque j'étais en plus carrément maigre, presque famélique, même en prenant la plus petite taille, je flottait dedans. Je flotte moins, maintenant. 58 ans.

C'est à un concert de Johnny Clegg que j'ai rencontré ma première femme - Élise.

Une rencontre à la con, je me souviens plus exactement comment, un truc genre :

- Hé, t'aurais pas une clope ?

Si, évidemment.

J'avais toujours une clope pour les nanas un peu canon et même si y avait son mec, on a bien le droit de parler, non ? Souvent, on faisait pas que parler. Ouais petit maigrichon, et alors ? J'avais un truc à l'époque, ça marchait bien pour moi de ce côté-là.

Je crois que c'est Élise, justement qui m'avait dit ça :

- T'as une façon de regarder les gens... C'est à la fois super profond, attirant... Et un peu effrayant, aussi.

Et ça l'avait fait rire. J'adorais son rire. Un rire de gorge assez envahissant, très bruyant, que d'aucuns trouvaient vulgaire alors qu'à côté de ça, y avait pas plus classe et même limite snob qu'elle. Elle aimait les trucs profonds... Et un peu effrayants - comme tellement de nanas de vingt ans...

(En tous cas, à l'époque.)

Ça avait été direct le flash entre elle et moi. Le vrai coup d'foudre !

Son mec ?

Ah ouais... je l'avais presque oublié, celui-là. Parce que, ouais, il était là. Et ouais, il a voulu se la jouer agressif, genre à l'attraper par le bras et tu viens maintenant - mais fous-

moi la paix, tu vois pas qu'on discute, t'es chiant, là - viens je te dis ou sinon ça va mal se passer - je t'appartiens pas, putain ! Et tu me fais mal, là !

Voilà.

Ça se passait toujours comme ça.

- Laisse-la.

- Toi, tu t'en mêles pas ou je te plie en deux !

C'est ça le truc qu'il faut comprendre avec les mecs qui puent la vie saine, la bonne famille et l'avenir de notable et qui se tapent des nanas qui aiment bien les trucs profonds et un peu effrayants parce que c'est cool et que ça fait un peu chier leurs parents. Quand ils sont plus grands et plus balèzes que vous, ils croient systématiquement que vous allez avoir peur d'eux, qu'ils vont pouvoir vous écarter rien qu'en vous faisant les gros yeux. Ils ne se méfient jamais suffisamment des petits nerveux.

Moi, j'étais assez petit et j'étais très, très nerveux.

L'appartement n'est pas vide, en vrai, toute la famille n'est pas partie. Ou elle est partie puis revenue - en partie - ils ne sont plus habillés pareil, ne sont plus ostensiblement en deuil, plusieurs jours se sont donc passés - sans moi - mais immatériel et coincé dans mon propre appartement, ça aurait servi à quoi que je sois là ?

Mes enfants sont là.

Les trois.

En les voyant entrer tous ensemble dans le salon, j'ai eu l'étrange impression d'assister à une pièce de théâtre : acte I, scène II - entrent coté jardin, Mathilde et Jeanne, Pierre coté cours. Tous tiennent des papiers ou des objets à la main, ils ont le front plissé, les sourcils froncés, l'humeur encore sombre.

- Mathilde -

Oh, décidément, notre père, oh quel bazar !

Je ne retrouve rien et rien n'est bien rangé !

Ces papiers importants semblent mis au hasard

Dans le premier tiroir qu'il a pu trouver !

- Pierre -

Lui pourtant si ordonné...

- Mathilde -

...Maniaque, dis-le !

- Pierre -

Je ne le dirais pas, même si tu le veux !

Et je trouve affligeant qu'en cette heure si sombre

Par tes moqueries tu jettes sur notre père

De vieux griefs usés dont tu semblent bien fière

Alors que son décès étend sur nous son ombre

Et sur ce doux printemps, un vent de cimetière !

Pierre a toujours été plus prompte à chanter mes louanges que ses deux soeurs.

Toujours à me défendre - elles, elles ont des choses à me reprocher, lui officiellement non.

Lui trouve même que ses soeurs exagèrent.

Pierre est un bon fils.

Léonie avec qui j'ai eu une relation assez suivie il y a quelques années de ça et qui se piquait de psychologie disait que c'était pour faire de moi une sorte d'allié, compenser le bloc qu'à peine un an d'écart et une mère commune morte alors qu'elles étaient encore trop jeunes avaient fait de ses soeurs. Qu'ils se sentait toujours un peu mis de coté, pas vraiment écouté et considéré comme il aurait voulu l'être, toujours sommé de faire ses preuves un peu plus que les autres...

Mouais.

Jamais été très fan de la psychologie de comptoir.

Pierre - et pourtant, j'aime mon fils, n'allez pas croire, je ne fais qu'être lucide et regarder les choses en face - Pierre, donc, a toujours été ce garçon un peu mou, un peu rond, pas bien délimité, sans aspérités, gentil et affectueux, mais pas très, très intéressant - lui n'a rien de très profond, certainement pas d'inquiétant- sans doute même pas très, très intelligent. Je ne suis pas sûr qu'il *cherche* quelque chose en se comportant comme ça. C'est juste ce qu'il est. Qui il est. Et ça me va.

Au moins était-il toujours de mon côté, lui. Ce qui était marrant parce qu'il tenait vraiment tout de sa mère - le physique, la mentalité, même la façon de parler - au point que parfois, j'en étais à me demander. D'ailleurs, j'ai fini par nous faire tester - un an ou deux après le décès de sa mère - avec les trois sur les bras, veuf pour la deuxième fois, j'avais des difficultés financières, je voulais être sûr que. J'étais presque persuadé que. Mais non. Pierre est bien mon fils. Aucun doute possible. Et je vous dis, ça me va. Je l'aime, mon fils - même s'il ne me ressemble pas.

C'est *mon* fils.

Pour l'argent, heureusement que j'ai eu une promotion, j'ai gravi un échelon, j'ai eu l'augmentation qui va avec. Et j'ai hérité du petit pavillon de mes parents - je l'ai pas revendu bien cher mais c'était toujours ça de pris, pas vrai ? Ça a servi de mise de départ pour acheter l'appartement d'avant celui dans lequel je suis mort. Et j'avais récupéré une partie des meubles de mes vieux - les moins moches, aucun n'était abîmé - ça de moins à acheter.

Les choses ont fini par se stabiliser.

Maintenant, c'est au tour de mes enfants d'hériter.

Ça me fait bizarre.

Enfin, la situation n'est pas du tout la même : ils n'ont pas vraiment *besoin* de ce que ça va leur rapporter. Aucun des trois n'a d'enfant - et, de ce que j'en sais, seul Pierre en veut, et encore, pas tout de suite et pas beaucoup. Aucun n'est marié. Aucun n'a de galère d'argent - Jeanne râle bien de temps en temps qu'elle aurait besoin d'une augmentation, c'est vrai, mais c'est juste pour boucler son prochain voyage à l'autre bout du monde qui lui remplira encore un peu plus son compte Instagram de photos de carte postale où elle pose à moitié à poil avec son mec du moment - là, comme je la vois, elle est encore bronzée de son voyage à Bali et elle sourit comme si trier mes papiers était un shooting photo - autre époque, autres préoccupations.

Pierre est chef d'un service de je sais plus quoi dans une banque, Mathilde a monté sa propre agence de relations publiques et accumule les gros clients et Jeanne, je ne sais pas exactement, elle a essayé de m'expliquer, c'est très compliqué, en tous cas c'est dans l'informatique, elle est responsable de trucs et chef de plein de gens.

C'est un peu tôt, j'aurais bien trainé encore un peu en ce bas monde, mais ils n'ont financièrement plus besoin de moi. J'ai fais mon boulot. Je ne vois vraiment pas ce que je fais là à encore hanter mon propre appartement.

Je le vois quand Mathilde brandit soudain mon ordinateur portable.

- Quelqu'un a une idée du mot de passe de Papa ?

Aïe.

(Et merde, je suis mort *avant* d'avoir eu le temps de.)

Ne faites pas les surpris, les choqués ou les innocents. Y a-t-il une seule personne, en tous cas un seul *mec*, qui soit à l'aise avec le fait qu'un de ses enfants puisse se balader sur son ordinateur perso sans filtre et sans avoir fait un peu de ménage avant ?

Personne...

Moi, en tous cas, ça me met assez mal à l'aise. J'aurais préféré ne pas être là pour y assister. Sauf que depuis qu'ils ont sorti ce foutu ordinateur, je ne peux plus me téléporter, je ne peux même pas aller me planquer dans les toilettes en me plaquant les mains sur les oreilles pour ne pas les entendre. Il semble que je sois condamné à les regarder exposer au grand jour tout ce qui se trouve sur le disque dur que je n'ai jamais pris la peine de purger.

Quoi ?

Oui, oui, du porno mais ça, à la limite, je pourrais assumer. Ils vont voir ce que c'est, vont faire une grimace, peut-être penser vaguement à purger un peu leurs propres historiques de surf sur le web et répertoires soit-disant cachés de vidéos téléchargées, mais ils n'iront pas tout regarder. Ils vont effacer. Passer vite à autre chose. Et à leur âge, c'est pas ça qui va les traumatiser.

Non, ce qui m'embête, ce sont les *autres* vidéos. Celles que j'ai faites moi-même et que je n'aurais pas dû conserver. Mais que voulez-vous, j'ai toujours beaucoup conservé. Archivé. Répertoire. C'était aussi un peu mon métier. Je crois avoir encore à la cave un carton impeccablement rangé de mes tickets de caisse chez Félix Potin en août 1985 parce



que c'était la première fois que je faisais mes courses moi-même, avec l'argent de mon premier salaire, vous voyez le genre ?

Des vidéos...

Disons que les tourner n'était déjà sans doute pas très légal et que ce qu'elles montrent ne l'était pas du tout. Tout à fait justifié, parfaitement indispensable et méthodiquement exécuté, mais quand même pas légal.

Je préférerais que mes enfants ne voient pas ces vidéos.

Enfin, je devrais être tranquille, ils ne trouveront jamais le mot de passe.

Je ne suis pas totalement idiot - mon mot de passe n'est pas facile à trouver.

- Une date de naissance ? Propose Pierre.

Pas mal.

- Ouais, mais laquelle ?

Ah ! Ah !

- Papa n'aurait pas mis un truc aussi facile, siffle Mathilde.

Merci, ma fille.

- Les trois, dit Jeanne.

Nan, mais...

- Quelles trois ? demande Pierre mais ses deux soeurs se contentent de le regarder d'un air légèrement apitoyé - lesquelles trois, d'après lui ? Ah bah oui, j'suis bête. Pardon. Entrelacées, alors, évidemment.

Évidemment.

Et là, ça s'enchaîne et moi, ça m'enchaîne :

- Mathilde -

En notation américaine, mois, jour, année.

- Jeanne -

Pour chacun des trois, par ordre de naissance ?

- Pierre -

Non. Surtout pas ! Tu imagines Papa mettre des chiffres dans le désordre ?

(Ça les fait rire en mode souvenirs, souvenirs).

Par ordre numérique croissant sur chaque poste. Papa n'aurait jamais mis un 6 avant un 4 alors que toi, Mathilde, tu es née en juin et moi en avril. Il en aurait été malade ! Sur les mois, c'est forcément 040611.

- Mathilde -

OK, alors avec un caractère alpha de séparation entre les postes, sinon l'ensemble serait trop désordonné.

- Pierre -

Un bête « / » ?

- Jeanne -

Ou un « - »

- Mathilde -

On aura qu'à essayer les deux.

- Jeanne -

Du coup, complément à neuf.

(Je ne pensais pas qu'ils se seraient souvenus de ça, mais la suite, ils ne trouveront pas.)

- Tous ensemble (presque en chantant) -

Et chaque chiffre, ensuite, transformé en le nombre de son rang dans la suite de Fibonacci !!!

Là, j'en reste sans voix.

Ils se sont souvenu de ça ?

J'adore la suite de Fibonacci - je trouve ça merveilleux.

Mais comment se sont-ils souvenu de ça ?

- Pierre (contrefaisant ma voix et fronçant les sourcils) -

L'ordre de la suite de Fibonacci, les enfants, ça vaut mille fois Mona-Lisa !

- Ensemble -

Et chacun peut l'avoir chez soi et aucun de ces petits cons d'anarchistes verts ne peut l'asperger de soupe !

Souvenirs, souvenirs - again.

L'embêtant avec les enfants, c'est qu'ils vous ont beaucoup côtoyé.

Des fois ils vous connaissent mieux que vous ne l'auriez souhaité.

Encore une fois : et merde...

Je suis né le 09 juin 1987, en même temps que Mathilde.

Vraiment né.

Ou re-né - Je suis René.

(Et ouais, mes parents m'ont appelé René et c'est même pas la pire des choses que j'ai à leur reprocher - si on peut parler de reproches, on ne peut rien reprocher au vide - mais je ne suis pas ici pour parler de mes parents.

Je ne crois pas.

Ça servirait à quoi ?

Ils sont nés. Ils se sont mariés parce que maman était enceinte de moi. Ils se sont plus tolérés qu'aimés mais ils sont restés, ils se sont habitués l'un à l'autre et ils ont eu la décence d'assez rarement s'engueuler et ne jamais se tromper. Ils ont beaucoup travaillé, ça a occupé leurs journées. Ils m'ont élevé dans le sens où j'ai toujours eu un toit au-dessus de ma tête, de quoi m'habiller, assez à manger et le pack minimum des valeurs pour vivre en société. Ils ont à peu près joué leur rôle de parents, de beaux-parents puis de grand-parents avec le même sens du devoir méthodique et pointilleux et la même visible et morne absence d'envie de le faire qu'à peu près toutes les autres choses de leurs vies.

Puis, ils sont morts, presque en même temps. Fin de l'histoire.)

Je suis re-né quelques minutes après ma fille, quand on m'a collé ce petit corps dans les bras.

Je n'ai pas assisté à l'accouchement. Et d'une certaine façon, Élise non plus. C'était un petit modèle, ma Élise, on se ressemblait pas mal pour ça - petite, sèche, avec le bassin très étroit. Une nerveuse, comme moi. Sanguine. Le genre à fumer comme un pompier et écluser comme un polonais. Qui aimait baiser, genre tout le temps. Et qui rendait les coups.

Ma femme idéale.

J'ai jamais retrouvé...

Bref.

Mathilde était pas spécialement un gros bébé mais les docteurs avaient été formels : hors de question qu'elle naisse par voies basses. Ça ne passerait pas. Alors césarienne. Attendez là, monsieur, on vous appellera. Ça se faisait pas trop, les pères dans les pattes des médecins à cette époque-là et moi, ça m'allait très bien comme ça. Je n'avais aucune envie d'être là. J'avais même failli pas être là du tout. J'en voulais pas, moi, de cette gamine - ça allait même pas être un garçon, putain ! J'allais en faire quoi ?

Ça n'aurait pas été Élise, je me serais barré. Je n'aurais rien reconnu.

Je l'avais déjà fait. Une fois.

Cette fois, j'étais là. Mais je n'aimais pas ça.

J'aimais pas comment elle avait changé mon Élise, la gosse, et je savais même pas, à ce moment-là, comment ça allait être pire encore après. J'allais en faire quoi si je l'aimais déjà pas alors qu'elle était même pas encore née ? Mais qu'elle commençait déjà à me piquer ma femme ? Je vous jure, des fois, le soir après l'avoir démontée - et même, des fois, j'étais obligé de forcer un peu, genre elle voulait pas, elle était fatiguée, nan mais je rêve ! Fatiguée ! Fatiguée de quoi ? - et je rêvais de la faire avorter à coups de pieds, Élise ! Ouais, à coups de pieds ! De poings ! Je vous jure, j'en rêvais ! J'en rêvais tellement fort, j'étais obligé parfois de ressortir. En pleine nuit. Aller casser un truc ou me frifer avec un mec.

J'ai eu du bol, à l'époque, ça aurait pu mal tourner.

Mais je me suis jamais fait gauler.

Honnêtement, si j'avais pas été le fils de mes parents ou un poil plus jeune, ça aurait fait longtemps que je l'aurais planté là, la Élise, avec son gros ventre, ses vergetures, ses nausées et tout le tralala. Comme l'autre, je ne me souviens même plus de son nom à celle-là.

D'ailleurs, si *elle* n'avait pas été malgré tout la fille des siens, de parents - des vieux cons coincés, hyper réacs et cathos qu'elle faisait exprès de désespérer en sortant avec les mecs les plus destroys et athées possibles et je crois que moi, j'étais le pompon, vous voyez ? Hé ! Elle m'avait même épousé, et même pas à l'église ! - donc sans un vieux reste de sauce de son éducation collé au fond, genre tout au fond de son subconscient, elle aurait été d'accord avec moi pour avorter dès qu'on a su.

Mais *elle* a pas été d'accord. Et *moi* je suis resté. On l'a gardée.

À quoi ça tient, les choses ?

Alors moi comme un con, à attendre en faisant les cent pas dans une de leurs salles d'attente moches à la maternité avec l'envie de fumer et d'étrangler quelqu'un et même pas le droit de faire ni l'un, ni l'autre.

Et puis, je sais pas, d'après ce que j'ai compris, l'accouchement a été...

Compliqué.

Vous croyez que je vous entends pas ?

Que je ne vous voie pas ?

Ah le salaud qui frappait sa femme, qui la forçait - viol conjugal on dit maintenant, pas vrai ?

C'est ça que vous pensez. Vous pincez les lèvres. Vous faites les dégoûtés.

Viol conjugal de quoi ?

À l'époque on avait le droit.

À l'époque, personne ne se formalisait pour ça.

J'ai rien à dire de plus.

Vous ne savez pas de quoi j'aurais été capable si on m'avait enlevé ça.

Vous ne savez rien.

Personne ne savait rien et ça aurait dû rester comme ça - pour une mort pas prévue si tôt et un mot de passe trop facile à deviner, maintenant, voilà que mes *gosses* vont savoir - ou croire qu'ils savent, parce qu'ils auront vu des choses.

Le destin est vraiment une garce.

Mais bon. C'est comme ça.

Ça sert à rien de regarder en arrière en pleurnichant.

« Je rêvais d'un fils unique et j'ai eu deux imbéciles » dit le personnage joué par Jean-Pierre Bacri dans le film « Kennedy et moi ».

Moi, je ne voulais pas d'enfants et j'en ai eu trois.

Et pourtant, j'ai complètement changé la vitrine de ma vie à la naissance de la première.

Pourquoi ?

L'infirmière est venu dans cette salle d'attente où j'étais à deux doigts d'aller chercher un fusil et revenir faire une tuerie de masse, genre à l'américaine, comme tous ces gamins débiles et habillés en noir qui butent d'autres gamins dans leur lycée avant de se faire eux-même buter par la police.

Moi, je n'ai jamais été ne serait-ce que *soupçonné* par la police.

Les américains, c'est vraiment des boeufs. Aucune finesse. Aucun panache.

- Venez avec moi.

Je suis venu.

Le reste est un peu flou.

Mais à un moment, l'infirmière me colle Mathilde dans les bras.

C'est à ce moment-là.

Pas parce que j'aurais soudain été touché par la grâce - c'est moche un bébé, c'est petit, mal proportionné, avec une grosse tête toute plissée, ça sait rien faire, ça sert à rien, c'est juste un petit machin braillard qui passe ses journées à dormir, manger et chier. Aucun intérêt. Et Mathilde ne faisait pas exception.

- Il faut lui donner à manger.

Qu'est-ce que je vous disais ?

Plus jeune, j'ai jamais trop compris pourquoi, dans une espèce d'accès soudain, bref et unique d'humanité, mes parents avaient accepté que je récupère un chien au refuge qui se trouvait pas très loin de chez nous. Un vieux bâtard moche et pelé que j'avais appelé « Danger ».

Danger était dingue de moi. Il me suivait partout. Il adorait poser sa grosse tête toute cabossée sur mes genoux et, quand je rentrais de l'école, le soir, il venait se frotter dans mes jambes en gémissant comme un con de chien qu'il était, simplement heureux parce que j'étais avec lui.

Je le caressais presque jamais. Parfois je levais la main comme si j'allais le frapper. Mais moi je l'ai jamais vraiment cogné. Je me contentait de le menacer. Mes parents râlaient contre lui, le repoussaient, eux lui filaient des coups de pieds. Des fois, j'oubliais exprès de lui



filer à bouffer. Mais des fois, aussi, je jouais avec lui, je lui caressait un peu sa grosse tête moche et cabossée.

Danger était dépendant de moi.

Vous comprenez ?

Si j'avais cessé complètement de le nourrir ou de lui filer à boire, il aurait pu mourir. Si je l'avais abandonné, il aurait été super triste, peut-être même à se laisser crever dans un coin de chagrin. Je crois même que j'aurais pu le cogner, être vraiment injuste avec lui, lui faire vraiment du mal, il aurait continué de m'aimer comme un con de chien qu'il était.

Danger. Était. Dépendant. De moi.

Je crois que c'est en réalisant ça que j'ai eu ma première érection.

Mathilde était encore plus dépendante de moi - un bébé c'est pire qu'un petit chien.

Je ne sais pas comment vous expliquer. En tenant ce truc moche et vagissant dans mes bras, je me suis rendu compte à quel point elle avait *besoin* de moi. À quel point j'avais du *pouvoir* sur elle. Et qu'on allait me laisser repartir avec. C'était moi le père. Il y avait juste à être là. Sans déconner, c'est plus compliqué de récupérer un courrier recommandé à la Poste que de sortir son bébé de l'hôpital juste parce qu'on a affirmé, croix de bois, croix de fer, qu'on en était le père. Et si Élise était morte en couches, je serais quand même rentré chez moi, Mathilde sous le bras absolument tout pouvoir sur elle et personne pour venir m'emmerder.

Tout *pouvoir*, vous comprenez ?

Comme si on m'avait filé une carte de cinéma illimité - je serais jamais allé au cinéma trois fois par jour, sept jours sur sept, toute l'année, mais j'aurais *pu* le faire - comme si la jouissance n'était pas dans l'accomplissement, mais dans l'absolue *possibilité*.

J'ai élevé mes enfants (et d'une certaine façon je les ai aussi aimés) sans jamais leur faire de mal - on peut même dire, je crois, que j'ai plutôt été un bon père, présent, ferme et attentionné - mais en gardant toujours à l'esprit que je le *pouvais*, qu'ils étaient là, à portée de bras, dépendants de moi et qu'en leur faisant du mal, je leur en faisais plus qu'à quiconque d'autre parce qu'ils auraient quand même continué à m'aimer après ça, à être dépendants de moi.

Vous comprenez ?

Non, vous ne comprenez pas.

Personne ne comprend ça. On me prendrait pour un monstre, je pense si je parlais de ça - si j'en avais parlé de mon vivant, je veux dire. Léonie à qui j'avais essayé d'en parler parce que, même si je n'ai jamais cru à toutes ces conneries de psychologie, elle avait quand même l'air de s'y connaître un peu sur la façon dont le cerveau humain fonctionnait, même Léonie ne l'a pas compris. Léonie m'a traité de monstre. Léonie a beaucoup pleuré et même essayé de me gifler. Et Léonie n'est évidemment plus là pour en parler.

Ça ne fait rien.

En tenant Mathilde dans mes mains, j'ai compris ce qu'était le vrai pouvoir. Que c'était celui qu'on n'exerce pas. Mais dont on garde toute sa vie la possibilité. Si on sait être prudent avec ses à-côté.

Mathilde m'a rendu très prudent sur mes à-côté.

Mathilde m'a aidé à canaliser. À planifier. À chercher des moyens d'exécuter sans jamais me faire gauler.

J'avais eu pas mal de chance jusque là - comme pour Romain Glazier, la sale petite punaise à cause de qui Danger était mort parce qu'il avait trouvé très malin de « voir ça fait

quoi si on donne de la Mort-au-rat à un chien » - bah ça tue le chien, crétin. Et ça tue aussi l'humain, question de dose. Surtout si on le termine à coups de marteau.

Romain.

Ses parents avaient déménagé avant que j'ai eu le temps.

Je suis retombé sur lui quelques années plus tard. Moi je l'ai reconnu, lui non. Je n'avais rien oublié. Je lui ai fait payer. Aussi simple que ça. Et comme entre temps, il avait trempé son nez dans des conneries de trafic de drogue et qu'à l'époque, il n'y avait pas d'analyse ADN pour voir que c'était mes mains nues qui avaient tenu le marteau, la police a vite conclu à un règlement de compte « particulièrement sauvage » (comme ont titré les journaux) entre bandes rivales.

Je n'avais pas cherché à me cacher.

J'avais juste laissé parler la rage.

Mathilde en mon pouvoir m'a fait comprendre que j'allais devoir *camoufler* ma rage pour pouvoir continuer à l'exercer.

Et c'est ce que j'ai fait.

Et Julia ?

Quoi, Julia ?

Oh ! Si j'aurais fini par la tuer, elle aussi ? Comme j'ai tué toutes les autres avant ?

(Comme j'ai aussi tué mes parents - mais eux, c'était sans haine ni amour, c'est simplement parce que j'avais besoin d'argent, parce qu'ils étaient vieux de toutes façons et que je ne les avais jamais vu profiter de quoi que ce soit dans leur vie - je ne sais même pas s'ils avaient une vie sexuelle, vous vous rendez compte ? J'ai l'impression que non - j'ai été conçu comme un gosse mange des épinards, parce que c'est bon pour la santé et que s'il ne le

fait pas, il n'aura pas de dessert et ne pourra pas aller jouer, vous voyez ? Mais le gosse, il fait ça vite fait, parce qu'il n'aime pas ça.

J'ai toujours détesté les épinards.

Et je n'ai jamais eu le moindre sentiment pour mes parents.)

Alors, est-ce que j'aurais tué Julia ?

Je ne sais pas.

Je ne pense pas.

Elle a un prénom charmant, elle est douce, presque docile, elle a toujours été d'accord pour coucher avec moi et je n'ai plus aussi souvent envie qu'avant, vous comprenez, plus aussi violent, c'est plus facile, je me fais vieux, peut-être. Je me faisais. Faut croire.

Elle était gentille avec moi.

Allons ! Plus la peine d'y penser.

Ce qui est fait est fait.

J'aurais juste préféré que mes enfants ne soient pas au courant.

C'est bon ? On peut y aller maintenant ?